

LES GUERRES DE RELIGION DANS *L'ŒUVRE AU NOIR*. UNE CONFRONTATION HISTORIQUE.

par Paul PELCKMANS (Anvers)

Zénon avait "pris pour règle de ne jamais donner son sentiment dans tout ce qui touchait aux querelles entre le missel et la Bible" (p.673)^[1]. *L'Œuvre au Noir* proposant le portrait d'une époque autant que d'un homme, Marguerite Yourcenar n'imite pas sa discrétion : s'agissant de la première, ces "querelles" sont tout bonnement incontournables. Le Royaume de Dieu münstérien est même évoqué avec un luxe de détails que son incidence, à vrai dire à peu près nulle, sur l'intrigue ne semble guère justifier. Le roman historique médiocre est coutumier de ce genre d'excroissances : ses auteurs se montrent naïvement friands de raconter sans véritable nécessité de grands événements. On s'attendait moins à voir Marguerite Yourcenar sacrifier à ce type d'engouement.

Pareille digression pourrait attester un intérêt profond. Aussi m'a-t-il paru valoir la peine d'étudier d'un peu près les diverses occurrences, dans *L'Œuvre au Noir*, des grands conflits religieux du XVI^e siècle. Le procès de Zénon relève à l'évidence d'un autre contentieux, moins accessible au vulgaire ; quelques-uns de ses régisseurs escomptent même que ses savantes lenteurs détourneront utilement l'attention de la besogne plus expéditive du Tribunal des Troubles. Avant d'aborder ce litige-spectacle exceptionnel, l'intrigue coudoie plus d'une fois des affrontements mieux partagés.

L'anabaptisme de *L'Œuvre au Noir* s'aligne dans une large mesure sur une lecture de l'hérésie qui remonte aux disciples immédiats de Karl Marx. Les anabaptistes "mélangeaient la haine des riches et des puissants à une forme particulière de l'amour de Dieu" (p.586) ; le texte, par la suite, se montre plus disert sur la "haine" que sur les particularités de leur "amour". "L'impudente façon dont ils arrachaient en idée leurs biens aux

[1] Références à Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

bourgeois [...] [attirant] sur eux la colère publique”, Münster devient la “Jérusalem des déshérités” (p.604). Le “Conseil des pauvres” (p.607) y compte sur “l'appui des petits, des mécontents, des indignés disséminés par le monde” (p.606). Luther, pour sa part, ne serait pas allé assez loin: “ce faux juste [...] flatta[it] d'une main le chou du riche et de l'autre la chèvre du pauvre” (p.604). Réchappée du massacre, Johanna prolonge sa révolte dans la maison cossue des Fugger de Cologne : si elle “grommel[le] à tout un éternel non”(p.624), l'omniprésence du mal qu'elle dénonce s'identifie peu ou prou avec l'abandonce d'un “logis bourré d'aises et de bien-être” (p.624).

Peu soucieuse de rejoindre ces “bande[s] d'exilés pleurards et de gueux extatiques” (p.626), la jeune Martha préfère un instant la leçon de Calvin ; Marguerite Yourcenar n'est pas la première à y voir une version assagie de la Réforme, attrayante de proposer “une rébellion transformée en loi” (p.626). Les calvinistes qu'on rencontre plus tard retrouvent pourtant quelquefois des rancunes de pauvres. Les paroissiens de Zévecote s'attaquent ainsi aux “idoles” de leur église parce qu'ils sont “mécontents du curé qui ne plaisantait pas sur la dîme” (p.716). Face au prieur des Cordeliers, Zénon se doit d'attribuer aux “petites gens” une “sympathie” moins bassement intéressée pour “la prétendue Réforme“: affirmant que “la frugalité évangélique a des attraits pour certains de ces pauvres” (p.711), il suggère que la pauvreté est plus supportable de se croire choisie.

De la part d'un homme qui s'interdit toute illusion, cette formule d'apparence si suave risque de dissimuler un secret mépris. On pense à un des sarcasmes les mieux connus de Gibbon : une page célèbre de *Decline and fall* insinue que les premiers chrétiens refusaient d'autant plus allègrement les honneurs et les richesses du monde que les blandices vraiment gratifiantes n'étaient guère à leur portée^[2]. Marguerite Yourcenar n'avait pas besoin d'un souvenir si précis pour deviner une psycho-logique qui relève depuis toujours de la sagesse des nations : les

[2] Cf. par exemple : “C'est un mérite facile autant qu'agréable pour les derniers rangs de la société, que de mépriser la pompe et les plaisirs placés par la fortune au-dessus de leur portée. La vertu des premiers chrétiens, semblable à celle des premiers citoyens de la république romaine, fut très souvent gardée par leur pauvreté et leur ignorance”. (GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain*, Paris, Laffont, 1983, t.1, p.353). Rappelons au passage que Marguerite Yourcenar avait au moins pratiqué l'œuvre de Gibbon, qu'elle mentionne dans la *Note* bibliographique de *Mémoires d'Hadrien* (cf. *Œuvres romanesques*, p.548).